

Philippe Haddad

La Torah

© Groupe Eyrolles 2010
ISBN : 978-2-212-54504-3

EYROLLES



Table des matières

Sommaire	7
Introduction	9
Chapitre 1 : Quelques repères historiques et pratiques	13
L'histoire du peuple hébreu	15
Un peuple élu qui se remémore son histoire.....	17
Une histoire mouvementée	19
Le peuple de la Torah	26
Qu'est-ce que la Torah ?	30
La trilogie biblique	30
Les vingt-quatre livres	30
Le canon biblique	34
Tradition écrite et tradition orale	35
Des auteurs et des rédacteurs	35
Formation et canonisation de la Torah	38
Le Talmud	40
Chapitre 2 : La Torah ou le livre du Pentateuque	43
L'œuvre du Créateur	45
La création d'Adam et Ève	45
Babel, une tour et des hommes	52
Les patriarches, en réponse à l'appel	56

Abraham, en avant, marche !	56
Abraham : une course pour trois invités	61
Isaac, la force tranquille	65
Jacob et la peur de la bonne conscience	68
L'histoire d'une libération	71
Joseph, chute et ascension du juste	71
Moïse, le bon berger	75
Pessah, la naissance de la liberté	78
L'apprentissage d'une loi de vie	82
Le Décalogue, quand Dieu parle aux hommes	82
Le Lévitique, appel à la sainteté	86
La cité biblique, droit et justice	91
Ecoute Israël, la profession de foi d'Israël	94
Le monothéisme d'Israël	94
Chapitre 3 : Néviim ou le livre des Prophètes	99
Les récits historiques	101
Josué, les promesses réalisées	102
Samson, la puissance fragile	106
Samuel, juger et unifier	111
Au livre des Rois, grandeur et décadence	114
Élie, zélé, trop zélé	118
Les oracles prophétiques	123
Isaïe, la révolution sociale	123
Jérémie, lamentations et espérance	127
Ézéchiël, la passion de Dieu	131
Osée, le mari qui espérait l'être	135
Jonas, un prophète à convertir	138
Malachie, encore une parole	142
Chapitre 4 : Kétouvim ou le livre des Écrits	147
Les livres poétiques	149
Les Psaumes	150
Job, le juste souffrant	155
Le Cantique des cantiques, chanter l'amour	158

Ruth, une conversion pour la vie	162
Les livres sapientiaux	166
Le livre des Proverbes, un père parle à son fils	166
L'Ecclésiaste, de la vanité à la crainte de Dieu	170
Esdras, le renouveau d'Israël	174
Chapitre 5 : Lectures de la Torah	179
Au cœur du culte	181
Une double lecture, littérale et midrachique	181
Le déroulement d'une assemblée aujourd'hui	184
À l'écoute de la Tradition	185
La permanence du Livre	186
Les communautés juives dans le monde	187
La liberté d'interprétation	191
Torah et société : implications pratiques	191
Conclusion	193
Index	197
Bibliographie	201

Chapitre 1

Quelques repères historiques et pratiques

Le terme Torah désigne, au sens strict, le Pentateuque et, au sens large, l'ensemble de la Bible. Avant de définir la structure de la Torah et le détail des livres qui la composent, il semble primordial de revenir sur le contexte qui l'a vu naître, autrement dit l'histoire de son écriture. Cette histoire est étroitement associée à celle du peuple hébreu.

L'histoire du peuple hébreu

Rappelons tout d'abord que, dans la Bible, on parle des Hébreux, et non des Juifs. Le terme « juif » apparaît plus tard, après la destruction du Temple de Salomon en 586 av. J.-C. quand les habitants du royaume de Juda, les Judéens, se retrouveront exilés à Babylone.¹

TEMPLE DE SALOMON / TEMPLE DE JÉRUSALEM

Si le roi David fit de Jérusalem la capitale de son royaume, c'est son fils Salomon (*Chlomo*) qui construira le premier Temple avec l'aide du Phénicien Hiram. Ce Temple, qui rassemblait les tribus israélites lors des grandes solennités, fut détruit par Nabuchodonosor en -586 (voir p. 23).

Selon la Bible, les Hébreux descendent du patriarche Abraham et de son épouse Sarah qui vivaient en Mésopotamie (Irak actuel) autour de 1750

1. Notons qu'en français le « d » de Judéen est devenu « f » pour donner Juif ; mais en espagnol, par exemple, il a été conservé (*judeo*).

av. J.C. Le terme hébraïque *ivri* (Hébreu) signifie « passeur » car Abraham passa, traversa l'Euphrate, avec sa femme, son neveu Lot et ses bergers pour se rendre au pays de Canaan (Israël), répondant ainsi à un appel divin (Gn 12, 1-3). Certains archéologues rapprochent le terme *ivri* de celui d'*hapirou* ou *habirou*, terme désignant des nomades d'ethnies vivant au Proche-Orient à l'âge du bronze.

Durant toute leur vie, Abraham, puis son fils Isaac et son petit-fils Jacob, se considèrent comme des étrangers installés sur la terre promise (Gn 23, 4 ; 37, 1), car pour l'heure, les peuplades cananéennes l'occupaient (Gn 12, 6). Personnages bénis par le Ciel, ils n'eurent pas à souffrir de leur situation d'immigrés ; au contraire, ils étaient respectés, voire craints, par les autochtones (Gn 23, 6 ; 21, 27 ; 26, 28 ; 35, 5).

TERRE PROMISE

La Torah utilise souvent l'expression « terre jurée » par Dieu à Abraham, Isaac et Jacob (voir Dt 1, 8). Ce pays est entendu comme l'espace de réalisation de la loi divine par le peuple d'Israël. Remarquons que l'histoire juive, au sens large, s'est autant déroulée sur la terre d'Israël qu'en dehors, dans une alternance d'exils et de retours, et ce, depuis les jours antiques jusqu'à notre période contemporaine.

Abraham se distinguait de ses contemporains en proclamant l'existence d'un seul Dieu (monothéisme), créateur de l'univers et père de l'humanité tout entière. Cette conception, qui s'opposait au polythéisme, impliquait une éthique de vie fondée sur la fraternité, la responsabilité envers autrui (Gn, 18) et le refus de tout sacrifice humain (Gn 22). Ce lien avec Dieu était marqué dans l'intimité du corps par l'alliance de la circoncision (*bérit mila*).

Abraham eut plusieurs enfants, dont Isaac, fils unique de Sarah. Celui-ci engendra, avec son épouse Rébecca, deux jumeaux, Esaü et Jacob (Gn 25) mais seul le second reçut la bénédiction qui le confirmait dans son rôle de passeur du monothéisme éthique (Gn 27 et 28).

Jacob épousa quatre femmes, dont Rachel et Léa, qui lui donnèrent douze fils et une fille. Les douze garçons fonderont les douze tribus d'Israël qui se multiplieront en Égypte (Ex 1, 7). C'est dans ce pays, en

effet, que le peuple hébreu en tant que tel naîtra, puisque Jacob et sa maisonnée s'y installeront conséquemment à une famine qui toucha le pays de Canaan. Accueillis par Joseph, fils de Jacob – qui, à la suite d'une série de circonstances, se retrouva vice-pharaon d'Égypte – le clan hébreu trouva pour quelque temps un havre de paix dans une région nommée Gochen (Gn 47, 1).

Lorsqu'un nouveau pharaon se leva, la situation des descendants de Joseph changea de tout au tout puisqu'ils furent réduits en esclavage ; le souverain allant, pour qu'ils ne prolifèrent plus, jusqu'à ordonner de noyer dans le Nil tous les nouveau-nés mâles (Ex 1).

Le grand tournant de la vie des Hébreux sera marqué par la sortie d'Égypte et la fin de leur servitude. Selon la Torah, cet événement fut rendu possible grâce aux dix interventions divines miraculeuses (les dix plaies), comme la transformation du Nil en sang, l'invasion des grenouilles, et surtout la mort des premiers-nés égyptiens. Cette libération mit fin à quatre cents ans d'esclavage (Ex 12, 40). À cette action divine, un personnage-clé a toujours été associé, il s'agit de Moïse (*Moché*), enfant hébreu adopté par une princesse d'Égypte, qui renouera avec ses racines familiales et deviendra le chef politique et religieux de cette nation embryonnaire (Ex 3, 16). On situe généralement cet exode vers 1300 av. J.-C.

Un peuple élu qui se remémore son histoire...

Si aucune preuve archéologique ne vient confirmer le récit biblique, le peuple juif a toujours considéré ces récits comme constitutifs de sa mémoire et de son identité. En effet, cette sortie d'Égypte véhicule cette grande idée proclamée par la Torah, et qui fera son chemin : les peuples et les hommes sont nés pour être libres, et non pour être asservis à une autorité humaine.

C'est pourquoi la véracité des détails historiques reste moins importante pour le croyant que les leçons de foi exprimées par ces textes. Ainsi, par exemple, le premier chapitre de la Genèse n'est pas venu apprendre que le monde a été créé en six jours, soit 6 x 24 heures (ce qui n'apparaît pas, d'ailleurs, dans une lecture minutieuse à partir de l'hébreu), mais que le Dieu créateur est radicalement séparé de Sa création.

Cette conception religieuse implique l'idée de l'élection du peuple d'Israël, parfois dénommé « peuple élu » ou « peuple choisi » (Dt 7, 6). Il ne s'agit en rien d'une élection de droits ou d'un favoritisme divin, mais bien d'un sacerdoce qui consiste à se soumettre à une législation révélée très stricte, les commandements (*mitsvot*). D'ailleurs, chaque fois que la notion d'élection apparaît, elle est suivie du rappel du devoir d'observance de la Loi.

Ainsi Dieu, en distinguant le peuple d'Israël qu'Il a délivré d'Égypte, en fait Son témoin au milieu des hommes (Is 43, 10), de la même façon que la figure du prêtre dans toute religion témoigne d'une transcendance. La vocation d'Israël sera ainsi définie au mont Sinaï, avant la révélation du Décalogue (ou encore les dix paroles, comme il est dit en hébreu) : « Vous serez pour Moi une royauté de prêtres » (Ex 19, 6). Dans l'idéal, l'ensemble du peuple hébreu constitue une sorte « d'église » qui, en introduisant dans sa vie quotidienne, chacun selon ses prérogatives, les préceptes religieux du Sinaï actualise la conscience de Dieu dans l'esprit des hommes, sans imposer cette conscience par la force. On peut parler d'une pédagogie par l'exemple.

Tel est le seul prosélytisme reconnu et accepté par le judaïsme : proclamer l'existence d'un Dieu unique et la fraternité humaine qui en découle, selon le schéma abrahamique. Quant à la pratique religieuse, chaque peuple est libre de suivre ses voies spirituelles en fonction de ses pères fondateurs, pourvu que la morale universelle soit respectée.

ISRAËL

Israël, qui signifie « prince de Dieu », est le second nom du patriarche Jacob qu'il reçut lors d'un combat mystérieux, la veille de sa rencontre avec son frère Esaü (Gn 32, 29 ; 30, 10). Par la suite, en descendant en Égypte, les enfants de Jacob seront nommés *béné Israël* « fils d'Israël » (Ex 1, 1), expression qui finira par être abrégée en Israël pour désigner la nation israélite. Du fait que, dans la Bible, un pays prend le nom du peuple qui l'habite, la terre originellement appelée Canaan deviendra la terre d'Israël, c'est-à-dire la terre des enfants d'Israël.

La première mention archéologique du nom « Israël » se trouve sur la stèle du pharaon Méneptah ou Méreptah datant du ^{xiii}e siècle av. J.-C. Les versions

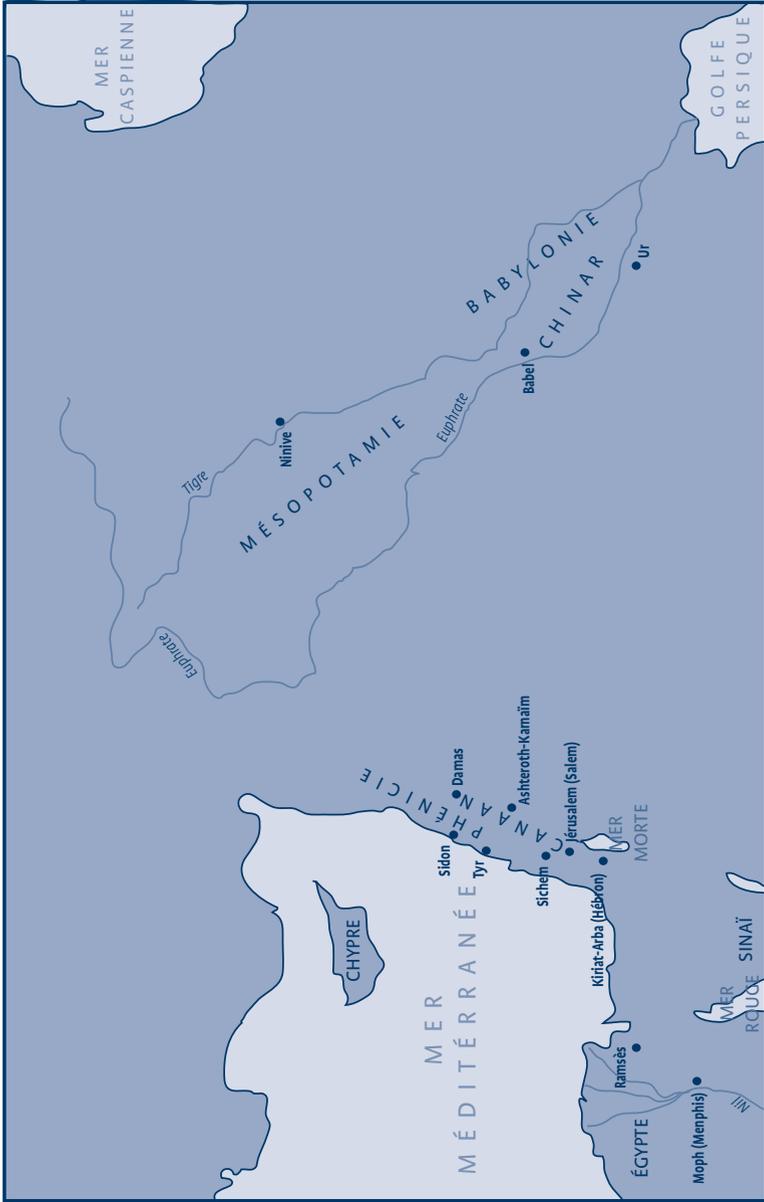
bibliques et historiques se recourent à partir du ^{viii}e siècle av. J.-C., les historiens confirmant l'existence des deux royaumes de Juda et d'Israël.

Dans notre ouvrage, le terme Israël sans autre précision désignera le peuple, et non la terre.

Une histoire mouvementée

Les livres de la Torah suivent les grandes étapes de l'histoire du peuple hébreu, bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler d'un livre d'histoire, au sens universitaire. Néanmoins pour faciliter la compréhension générale des récits qui suivent, nous proposons ci-après quelques repères historiques, ainsi que deux cartes géographiques.

Au temps des patriarches



Les royaumes de Juda et d'Israël



La période hébraïque

Période patriarcale

Bien que l'archéologie n'ait fourni aucun document fiable sur les premiers faits bibliques, nous nous fierons à des conjectures traditionnellement admises.

Vers 1700 av. J.-C., traversant l'Euphrate, Abraham se rend en Canaan, porteur d'un message monothéiste. C'est le premier Hébreu. Son enseignement passera essentiellement par le fils qu'il aura de Sarah, Isaac, qui le transmettra à Jacob. Le dernier patriarche engendrera une fille et douze fils, à l'origine des douze tribus d'Israël.

PATRIARCHE

Le terme de patriarche désigne étymologiquement le père. La Torah se réfère aux trois pères fondateurs d'Israël qui sont (du grand-père au petit-fils) Abraham, Isaac et Jacob. Les épouses, nommées matriarches, sont Sarah, Rebecca, Rachel et Léa (les deux dernières étant les épouses de Jacob).

Naissance du peuple d'Israël

Après une famine, le clan familial des Hébreux s'installe en Égypte et se multiplie.

Quatre cents ans plus tard, Moïse (*Moché*) est envoyé par Dieu pour libérer la nation hébraïque.

Après dix plaies, le souverain égyptien cède. Les enfants d'Israël se dirigent vers le mont Sinaï. Là, ils reçoivent les dix commandements (décalogue). Ils restent quarante années dans le désert avant que la nouvelle génération n'entre en terre promise.

À partir de -1200 av. J.-C., la nouvelle génération des Hébreux, sous la conduite de Josué, conquièrent Canaan et s'y installent (c'est la période des Juges : Déborah, Samson...). Samuel, le dernier Juge, unifie les tribus et oint les deux premiers rois d'Israël : Saül et David.

La royauté

En -1070 av. J.-C. David consolide les frontières de la Judée, prend Jérusalem et en fait sa capitale. Salomon, son fils, y construit le premier Temple. À sa mort, un schisme déchire la Judée en deux royaumes : au Nord, le royaume d'Israël ou d'Éphraïm (dix tribus), au Sud, le royaume de Juda, ralliant les tribus de Lévi (pour la prêtrise), Juda et Benjamin.

En -722, le royaume d'Israël est renversé et les 10 tribus disparaissent par assimilation. Quant au royaume judéen, il sera détruit en -586, par Nabuchodonosor, et sa population déportée en Babylonie. Pour ne pas perdre leur foi, les Judéens construisent les synagogues.

SYNAGOGUE

Avant la déportation à Babylone, le seul lieu de dévotion était le Temple de Jérusalem (voir page 15). Les synagogues sont donc une invention de l'exil, pour permettre un culte de proximité, en même temps que la prière devenait complémentaire des sacrifices. Aujourd'hui, la synagogue est le lieu de culte de la communauté juive. C'est là que se trouve le rouleau de la Torah, enfermé dans l'armoire sainte et sorti pour l'office public. En hébreu, synagogue se dit *beth haknesset*, « maison de rassemblement ».

De l'hébraïsme au judaïsme

Le retour d'exil

En -538, Cyrus autorise le retour et la construction du second Temple. Une partie de la population revient sur la terre ancestrale.

En -458, le scribe Esdras (Ezra) fonde la Grande Assemblée (*Knesset Haguédola*), composée de 120 sages, afin de structurer la religion juive sur trois piliers : la prière, l'étude et la solidarité sociale. Cette institution cessera de fonctionner à l'époque de l'occupation grecque de la Judée. Le judaïsme doit à Esdras la lecture publique du rouleau de la Torah, qui à cette époque est traduite oralement en araméen (les Judéens ne parlaient plus l'hébreu) et commentée, ce qui enrichira la tradition orale.

HÉBREU, ARAMÉEN, ETC.

Isaïe parle de l'hébreu comme « la langue de Canaan » (Is 19, 18). L'hébreu biblique s'apparente aux langues sémitiques de l'Antiquité (le phénicien, le moabite ou l'édomite). L'étude des différents livres bibliques et rabbiniques montre que cette langue a évolué au cours des siècles, depuis l'hébreu des prophètes jusqu'à l'hébreu des rabbins, ce dernier étant teinté d'aramaïsmes. En effet, après la destruction du Temple de Salomon (-586) les Judéens se sont retrouvés en Babylonie et ont parlé la langue du pays d'exil. Selon les spécialistes, le babylonien (qui s'exprime dans différents dialectes : araméen, chaldéen, syriaque, assyrien) découlerait du phénicien, ce qui fait qu'entre l'hébreu et ces dialectes, il existe de nombreux liens phonétiques. Ajoutons qu'Esdras emprunta de manière définitive les lettres de l'alphabet araméen pour en constituer l'alphabet hébreu, dite écriture carrée, toujours utilisée pour la rédaction du rouleau de la Torah.

L'époque grecque

En -332, Alexandre envahit la Judée. De nombreux Juifs sont séduits par l'hellénisation.

En -167, le Syro-grec Antiochus IV impose la religion d'Athènes par la force, en profanant le Temple. Une famille de prêtres, les Asmonéens, lance une révolte qui aboutit à une victoire. En -140, Jérusalem est libérée : un nouvel État juif voit le jour. Mais en -63, ce petit État sera conquis par Pompée, ce qui marquera la fin de l'indépendance.

L'époque romaine

À cette époque, la société juive présente notamment trois visages :

- Les saducéens : C'est la classe sacerdotale et l'aristocratie qui collaborent avec l'occupant. Ils croient dans la Torah écrite, mais refusent la tradition orale. Ils nient l'immortalité de l'âme et la résurrection des morts.
- Les pharisiens : Il s'agit des rabbins, issus du peuple. (En Judée, ils sont appelés Rabbi, « mon maître », en Babylonie, Rav, « Maître ».) Ils adhèrent au principe d'une double transmission, écrite et orale ; ils croient en l'immortalité de l'âme et en la résurrection.

- Les esséniens : Cette communauté ascétique vit à l'écart de la cité, dans l'attente du libérateur. Les manuscrits de la mer Morte (Qumran) nous ont éclairés sur leur vie.

MANUSCRITS DE LA MER MORTE

Les manuscrits dits de la mer Morte furent retrouvés entre 1947 et 1965, sur le site de Qumran, près de la mer Morte. Il s'agit soit de rouleaux bibliques, soit de règles de vie religieuse rédigées sur des papyrus qui appartenaient à une communauté juive de l'époque du second Temple (on pense aux Esséniens). Parmi ces rouleaux, se trouve la plus vieille version du livre d'Isaïe découverte à ce jour. De nombreux fragments de ces rouleaux sont exposés au musée du Livre à Jérusalem.

En 70, Jérusalem et son temple sont détruits par Titus. Grâce à l'intervention du rabbin Yohanan ben Zakaï, Vespasien accorde une ville d'étude pour les sages : Yavné. Yohanan y fonde le Sanhédrin (conseil de 71 sages) vers 80. C'est à Yavné que la Bible hébraïque (Tanakh) est définitivement canonisée en Pentateuque, Prophètes, Hagiographes ou Écrits soit 24 livres.

La révolte échouée des Zélotes (132-135) met fin aux espoirs d'indépendance nationale. Les Romains nomment la Judée, Palestine (de Philistie). Seule la mouvance pharisienne survivra à ces catastrophes.

Durant ces décennies, le débat interne au judaïsme quant à la personnalité de Jésus (*Yéoshoua*) aboutit à une rupture entre deux religions ; judaïsme et christianisme suivront alors chacun leur voie et leur foi.

RABBIN

De la racine *rav* (beaucoup), le rabbin (*rabbi* en hébreu) est le maître qui a reçu l'enseignement de la Torah et qui le transmet à ses disciples. Aujourd'hui, le rabbin est le responsable spirituel d'une communauté juive, chargé de l'enseignement et de la direction du culte à la synagogue.

Le peuple de la Torah

Nous en resterons là pour l'histoire du peuple juif, car les périodes décrites correspondent peu ou prou à la période durant laquelle furent reçus, proclamés et rédigés de manière définitive (canonisés) les textes de la Torah. Mais quelle place religieuse occupait ces textes dans cette période antique ? N'ayant d'autre source archéologique ou manuscrite que la Torah, nous la prendrons pour guide pour répondre à cette question.

Selon la Bible, la Torah (au sens de Pentateuque) fut transmise par Dieu au peuple d'Israël par l'intermédiaire de Moïse. Une partie fut rédigée lorsque Moïse descendit du mont Sinaï (Ex 24, 3) et le reste à la fin des quarante années que dura la traversée du désert pour arriver en terre promise (Dt 31, 24-26). Ce rouleau fut placé dans l'arche d'alliance près du décalogue de pierre que Moïse avait taillé (Ex 34, 4). Ce rouleau est nommé *sefer habérith*, « livre de l'alliance », car il constitue le lien entre Dieu et Israël (Ex 24, 7). Chez le prophète Malachie (Mal, 3, 22) ou en Néhémie (Neh 8, 1), il est nommé *Torat Moché*, la « Torah – Enseignement – de Moïse ». Quand les prophètes réprimanderont le peuple pour ses écarts idolâtres et ses fautes morales, ce sera toujours en référence à cette alliance du Sinaï et à la Torah qui lui est associée (II Rois 17, 13 ; Jr 11, 8 ; Ez 20, 37).

PROPHÈTE

Le prophète est un porte-parole de Dieu et un défenseur acharné de l'éthique monothéiste. Son souci est de pouvoir se faire entendre par ses contemporains dans un temps où la « transmission de l'info » reste grandement limitée. A défaut de disposer d'un organe de presse, le prophète use d'oracles, souvent passionnés ou de signes et d'attitudes symboliques.

Il semble cependant que le rouleau de Torah n'ait pas été intégré dans un rituel particulier, avant la réforme du roi Josias (640 - 609). À cette époque, le peuple d'Israël vivait dans le polythéisme, comme les peuples voisins, et la Torah semblait oubliée. Le prêtre Hilkiahou, ayant décou-

vert dans le Temple un rouleau de la Loi², le transmet au roi. Josias fit de ce livre la base de sa réforme religieuse, notamment en éradiquant le culte des idoles. Cette réforme fut inaugurée par une lecture publique du rouleau retrouvé, en présence d'une foule nombreuse réunie sur le parvis du Temple (II Rois 23, 2). Cependant, les effets de cette réforme ne perdureront pas. À la mort du roi, les cultes idolâtres reprendront leur place. Les prophètes lutteront encore pour l'idéal monothéiste contre le polythéisme, mais sans succès.

IDOLES ET IDOLÂTRES

Dans la Bible, les idoles sont des éléments du monde, divinisés par les hommes. Ces éléments peuvent être extérieurs à l'homme, notamment les astres et les planètes ; mais ils peuvent aussi être des forces internes comme la sexualité ou la force. Les idolâtres sont ceux qui vouent un culte à ces éléments. Les prophètes d'Israël menèrent un combat incessant contre cette trahison du monothéisme.

Finalement, le royaume de Judée sera détruit par Nabuchodonosor (-586), et la population exilée à Babylone. Quand le Perse Cyrus triomphera de la puissante Babylone, il accordera à la communauté juive de retourner à Sion (second nom de Jérusalem) pour reconstruire le Temple. Une série de groupes monteront alors à Jérusalem. L'un d'eux fut dirigé par le scribe Esdras (Ezra) qui deviendra le grand organisateur du culte israélite vers -457.

JÉRUSALEM (SION)

La ville de Jérusalem, en hébreu *Yérouchalaïm*, a été choisie par le roi David comme capitale de son royaume. C'est à Jérusalem que son fils Salomon élèvera le Temple. À l'occasion de certaines fêtes (Pâque ou *Pessah*, Pentecôte ou *Chavouot* et la fête des Cabanes ou *Soucot*) les Juifs montaient à Jérusalem (voir aussi « Alyoth » page 190).

Jérusalem reste le lieu de l'orientation des synagogues dans le monde entier.

2. Certains chercheurs pensent qu'il s'agit du Pentateuque complet, d'autres qu'il s'agit uniquement du Deutéronome (le livre de Moïse).

Dans le chapitre 8 du livre de son contemporain Néhémie, Esdras est présenté comme l'homme qui lit la Torah au peuple et qui renoue avec l'alliance ancestrale (voir page 174). Parmi les décrets d'Esdras, citons justement l'institutionnalisation de la lecture publique de la Torah, le samedi (repos hebdomadaire), les jours de fêtes, ainsi que le lundi et le jeudi (jours de marché et donc de rassemblement populaire). Les Juifs ne parlant plus l'hébreu mais l'araméen, un traducteur disait dans la langue vernaculaire ce que le texte exprimait dans la langue des prophètes.

Pour offrir à cette lecture publique une certaine solennité, de nombreuses synagogues virent le jour dans tout le pays, comme l'attestent les fouilles archéologiques modernes. Petit à petit, à côté de la pratique sacrificielle qui avait cours uniquement au sein du Temple de Jérusalem, la synagogue devint le lieu de la liturgie, de la lecture et de l'étude de la Torah. Les sages qui succédèrent à Esdras fixèrent de lire toute la Torah en une année juive, depuis le début de la Genèse jusqu'à la fin du Deutéronome. Cette pratique est toujours en vigueur³.

Concrètement, la Torah est divisée en 54 péripopes (*paracha* ou *sidra*), chaque section étant lue, ou plus exactement chantée selon une cantilation spécifique, chaque samedi. Lors des fêtes, l'officiant lit un passage lié à l'événement festif, par exemple : la sortie d'Égypte (Ex 12) ou le cantique de la mer (Ex 15) à Pessah (Pâque), le Décalogue (Ex 19 et 20) à Chavouot (Pentecôte) ou le culte de l'expiation des fautes (Lv 16) à Kippour (jour du Pardon).

KIPPOUR

Kippour, dit « jour du grand Pardon » ou, plus précisément, « jour des expiations », est la plus grande solennité du calendrier juif. Cette fête est célébrée le 10 du mois hébraïque de tichri (septembre-octobre) et se traduit notamment par un jeûne complet de 25 heures qui débute au coucher du soleil et s'achève le lendemain à la nuit tombée. Toute cette journée est consacrée par cinq prières afin d'obtenir le pardon divin pour les fautes commises

3. Il existait une autre tradition de lire toute la Torah en trois ans, mais elle ne fut pas retenue par les communautés.

durant l'année écoulée. Selon la tradition, la date de Kippour correspond au jour au Moïse descendit la seconde fois du mont Sinaï avec les tables de la Loi et le pardon divin pour la faute du veau d'or (Ex 32).

À cette lecture publique, il faut ajouter l'étude de la Torah qui constitue, avec la prière, le pilier de la religion d'Israël. Car la parole de Dieu n'est pas seulement chantée, elle est également méditée, réfléchie, examinée, travaillée, voire décortiquée. Nous avons parlé plus haut du rôle des traducteurs de l'hébreu en araméen. Ces personnages érudits ne se contentaient pas de traduire, ils commentaient et développaient une idée soit sur le plan du rite, soit sur le plan de la foi. Ils insufflèrent ainsi cet esprit d'analyse si cher au judaïsme. Pour souligner l'importance accordée à l'étude de la Torah, il suffit de se référer à cette sentence rabbinique : « L'étude de la Torah vaut l'accomplissement de tous les commandements » (Michna Péa 1, 1). L'un de mes maîtres aimait à répéter : « la plus grande hérésie juive est l'ignorance ».

Ainsi, par cette institutionnalisation de la prière et de l'étude, cette parole divine, incarnée dans un texte, est-elle devenue le cœur de la foi juive. Si la Torah constituait le centre géographique des tribus d'Israël lorsqu'elles se déplaçaient dans le désert, par la prière et l'étude elle retrouvait cette position centrale même en l'absence du Temple. C'est ainsi que les rabbins entendirent les propos du prophète Jérémie (31, 32) qui annonçait qu'un jour la Torah ne serait plus écrite sur des tables de pierre mais sur des tables de chair, c'est-à-dire dans le cœur de chaque enfant d'Israël priant et méditant la Torah de Moïse.

Qu'est-ce que la Torah ?

Torah vient d'un verbe qui signifie « enseigner », le mot *torah* peut donc être traduit par « enseignement ».⁴

La trilogie biblique

La Synagogue, et à sa suite l'Église, divise la Bible (ou la Torah, entendue au sens large) en trois parties :

- *Torah*, littéralement « enseignement » ou « doctrine » ;
- *Néviim*, littéralement « prophètes » ;
- *Kétouvim*, « écrits » ou « hagiographes ».

Ces trois parties bibliques sont généralement citées par l'acrostiche de leur nom qui donne le sigle *Tanakh*. Certains exégètes ont justifié cette trilogie de la manière suivante : La Torah correspond au niveau prophétique de Moïse (d'où le nom de « Torah de Moïse »), les Néviim correspondent au niveau inférieur de la prophétie (par rapport à celui de Moïse), les Kétouvim correspondent à un niveau encore plus inférieur d'inspiration divine, celui de *roua'h hakodech*, l'esprit de sainteté (qui a donné le Saint-Esprit).

Moïse

La Torah témoigne que Moïse a été le plus grand prophète d'Israël (Dt 34, 10), car il est le seul dont on dit qu'il a parlé avec Dieu « face à face, comme un homme parle à son ami » (Ex 33, 11), et c'est par son intermédiaire que la Torah a été donnée à Israël. Les autres prophètes se réfèrent à Moïse sans inaugurer une nouvelle Torah (voir, par exemple, Malachie 3, 22).

Les vingt-quatre livres

Au sein de ces trois grands livres, nous découvrons des subdivisions.

4. Cet enseignement se fit progressivement. On pourrait dire que chacun des livres qui composent la Torah est une étape de la doctrine.

1. La Torah se partage en cinq livres (*'hamicha 'houmché Torah*) d'où son nom de Pentateuque. Dans la tradition d'Israël, chaque livre est désigné du premier mot signifiant de son verset inaugural ce qui donne : *Béréchit* (« au commencement »), *Chémot* (« noms »), *Vayikra* (« il appela »), *Bamidbar* (« dans le désert »), *Dévarim* (« paroles »).

La Septante, traduction grecque de la Torah, a opté pour des termes génériques qui sont passés dans la langue française : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome. En fait, ces dénominations se retrouvent dans le Talmud et le Midrach qui parlent parfois du « livre de la Création du monde » pour la Genèse, de la « Doctrine des prêtres » pour le Lévitique (la tribu de Lévi était consacrée au Temple), du « livre des Dénombrements » pour les Nombres et de la « répétition de la Doctrine » pour le Deutéronome. On peut donc supposer qu'il existait parallèlement aux noms des livres, des expressions génériques pour les désigner, qui furent utilisées d'abord par les Juifs hellénisés puis par les maîtres de la tradition orale d'Israël après la destruction du second Temple.

SEPTANTE

La Septante est la traduction grecque de la Bible. Selon la légende, 72 rabbins l'auraient traduite pour le roi Ptolémée II, à Alexandrie (vers -270). En fait, cette traduction était devenue nécessaire car les Juifs hellénisés d'Alexandrie, qui constituaient une communauté très importante, ne comprenaient plus l'hébreu.

Talmud

Le Talmud, littéralement « ce qui est étudié », désigne l'ensemble des discussions rabbiniques autour des lois juives afin de définir les conduites rituelles pour toute la communauté juive. Le Talmud qui fut rédigé entre le II^e et le V^e siècle en Palestine et en Babylonie (c'est pourquoi il existe deux Talmud) se divise en six grands ordres qui traitent :

- | | |
|--------------------------|-------------------------------|
| 1) des lois agricoles ; | 4) des lois civiles ; |
| 2) des fêtes ; | 5) des lois du Temple ; |
| 3) des lois familiales ; | 6) des lois de purifications. |

MIDRACH

Le Midrach, littéralement « recherche » est une méthode d'investigation dans le texte biblique pour en déduire des enseignements soit sur le plan du rite soit sur le plan de la foi. Le Midrach est fondé sur un total de 32 règles herméneutiques qui permettent d'analyser les versets bibliques pour en tirer des leçons. Comme le Talmud, le Midrach fut rédigé après la destruction du Temple, jusqu'au début du Moyen Âge pour les textes les plus tardifs.

2. Les Néviim se divisent clairement en deux parties de quatre livres. La première partie est désignée par *Néviim Richonim* (premiers prophètes) qui englobe Josué, Juges, Samuel (livres I et II) et Rois (I et II), et *Néviim A'haronim* (derniers prophètes), soient Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et les 12 (petits) prophètes (l'adjectif « petits » correspondant au faible nombre de chapitres légués, et non à un degré moindre d'inspiration) qui sont dans l'ordre d'écriture : Osée, Joël, Amos, Obadia, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. La différence entre la première partie des Néviim, et la seconde se découvre aisément à leur lecture, puisque la première partie se veut historique, depuis la conquête de Canaan (nom ancien de la terre d'Israël) jusqu'à la destruction du Temple de Salomon, en passant par la période royale, tandis que la seconde rassemble les oracles prophétiques adressés majoritairement au peuple d'Israël, mais parfois aussi aux nations de l'Orient antique (ainsi, Obadia s'adresse uniquement aux Iduméens ou Jonas aux Ninivites). Dans le Talmud, le livre des Prophètes est nommé *Divré Kabbalah* ou *Kabbalah* (« paroles reçues » ou « réception », dans le sens d'inspiration divine).
3. Les Kétouvim se composent de douze livres, les uns historiques, les autres poétiques ou sapientiaux. L'ordre définitivement adopté est le suivant (bien qu'il en existât d'autres comme le montre le texte du Talmud cité plus bas) : Psaumes, Proverbes, Job, Cantique des cantiques, Ruth, Lamentations, Ecclésiaste, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie et Chroniques (I et II).

Les trois premiers livres se distinguent par leur phraséologie plus concise que celle des autres livres bibliques d'où leur nom technique de « livres métriques ». Cinq livres des Hagiographes sont particulièrement appelés rouleaux (*méguila* au singulier, *méguilot* au pluriel), il s'agit des rouleaux d'Esther, du Cantique des cantiques, de Ruth, des Lamentations et de l'Ecclésiaste. Pourquoi rouleaux ? Car dans les temps anciens, ils étaient lus dans des parchemins, déroulés par chaque fidèle à l'occasion de différentes solennités de l'année liturgique : le Cantique des cantiques à Pâque, Ruth à Pentecôte, Lamentations au jeûne du 9 av, l'Ecclésiaste à la fête des Cabanes et Esther à Pourim. Depuis l'invention de l'imprimerie, seul le rouleau d'Esther est lu tel quel dans les synagogues.

9 AV

Le 9 du mois hébraïque av (juillet-août) correspond à la date de la destruction du premier Temple par les Babyloniens en -586 et la destruction du second Temple par les Romains en 70. À cette date, la communauté juive observe jusqu'à aujourd'hui un jeûne de 25 heures pour commémorer ces deux sombres événements.

Fête des cabanes (Soucot)

Cette fête qui suit de cinq jours le jeûne de Kippour est la troisième fête de pèlerinage avec *Pessah* (Pâque) et *Chavouot* (Pentecôte). Durant ces trois fêtes, les tribus montaient au temple de Jérusalem pour rendre un culte à Dieu. La fête de Soucot rappelle la traversée du désert par les Hébreux durant 40 ans sous la protection divine. En souvenir, la communauté construit une cabane recouverte de branchages et y prend ses repas pendant la semaine que dure cette solennité joyeuse.

POURIM (FÊTE DES SORTS)

Cette fête rappelle l'histoire d'Esther, une jeune fille d'Israël en exil dans l'empire perse qui devint reine et put ainsi déjouer le complot d'extermination de la communauté juive, fomenté par le ministre du roi. Cette fête tombe au mois de mars et donne l'occasion aux enfants de se déguiser en roi, en reine, et de participer à une sorte de carnaval joyeux. Le rouleau d'Esther a été rendu célèbre par la pièce de Racine qui porte ce nom. Durant cette fête d'institution rabbinique, le rouleau d'Esther est lu le soir et le lendemain matin.

En considérant, selon le Talmud, que les livres d'Esdras et de Néhémie n'en forment qu'un, nous obtenons donc cinq livres pour la Torah, huit livres pour les Néviim et onze livres pour les Kétouvim, ce qui donne un total de vingt-quatre livres pour la Bible hébraïque : les vingt-quatre livres du canon biblique.

Le canon biblique

Ces vingt-quatre livres forment le canon biblique ou livres canoniques – que l'Église désigne par Ancien Testament, par opposition aux livres apocryphes (extérieurs), ces derniers désignant ceux que la Synagogue n'a pas retenus.

CANON / APOCRYPHE

En grec, canon signifie « règle, norme », et le terme s'applique aux livres que les rabbins ont considérés comme sacrés et authentiques, sacrés par l'origine et authentiques par le texte. Par l'origine, nous voulons dire qu'ils sont reconnus, à divers degrés, comme inspirés par Dieu ; par le texte, nous signifions qu'ils sont tous écrits dans la langue des Hébreux, soit l'hébreu soit l'araméen. Si les deux conditions ne sont pas remplies, nous aurons un apocryphe.

Certains livres ont fait l'objet de débat, notamment deux livres attribués à Salomon, le Cantique des cantiques et l'Ecclésiaste ; le premier à cause de son caractère érotique et l'absence du nom de Dieu, le second du fait

de son atmosphère pessimiste (« vanité des vanités, tout est vanité »). Ils furent finalement intégrés dans la Bible grâce à des sages qui surent en donner une lecture cohérente avec l'esprit monothéiste. Ainsi, par exemple, Rabbi Aquiba, mort en martyr vers 135 ap. J.-C., présenta le Cantique des cantiques comme une allégorie amoureuse entre Dieu et le croyant mystique. Le Siracide ou Sagesse de Ben Sirat fut lui aussi objet de débat, mais finalement exclu ; il n'en reste pas moins cité à plusieurs reprises dans le Talmud pour ses enseignements moraux.

Tradition écrite et tradition orale

La Torah n'est pas un texte comme les autres. À l'instar des livres des autres religions monothéistes (et bien qu'elle les précède dans l'Histoire), on ne parle pas à son sujet d'écriture, mais de rédaction. Comme nous allons le voir, cette rédaction s'est faite par étapes. Autour du canon strictement défini, se sont développées des traditions orales, dont certaines vont former le Talmud ou le Midrach.

Des auteurs et des rédacteurs

En ce qui concerne la rédaction du canon biblique, le Talmud offre un document unique et capital dans le traité *Baba Batra* – Dernière Porte 14 b :

Nos rabbins ont enseigné : L'ordre des Prophètes est le suivant : Josué, Juges, Samuel, Rois, Jérémie, Ézéchiël, Isaïe et les Douze (prophètes)... L'ordre des Écrits est le suivant : Ruth, Psaumes, Job, Proverbes, Ecclésiaste, Cantique des cantiques et Lamentations (de Jérémie), Daniel, le rouleau d'Esther, Esdras et les Chroniques... Qui les a écrits ? Moïse a écrit son livre et Job..., Josué a écrit son livre et les huit derniers versets de la Torah (qui parlent de la mort de Moïse). Samuel a écrit son livre, les Juges et Ruth (dont le récit se situe à l'époque des Juges). David a écrit les Psaumes avec les dix Anciens, à savoir : Adam, Malkisédek (Gn 14, 18), Abraham, Moïse,

Heymann, Yedouthoun, Assaf et les fils de Coré⁵. Jérémie a écrit son livre, le livre des Rois et les Lamentations. Le roi Ézéchias et son assemblée (de sages) ont écrit Isaïe, Proverbes, le Cantique des cantiques et l'Ecclésiaste. Les hommes de la Grande Assemblée ont écrit Ézéchiël, les Douze (petits prophètes), Daniel, le rouleau d'Esther. Esdras a écrit son livre (qui englobe Néhémie) et les Chroniques.

À la division en trois grands livres, Torah, Néviim, Kétouvim, et à la subdivision en vingt-quatre livres, s'ajoute ici une nouvelle donnée : la distinction entre l'auteur d'un livre et son compositeur ou son rédacteur.

BABA BATRA

Baba Batra (Porte médiane) est l'un des traités du Talmud qui se trouve dans l'ordre des lois sociales. Mais, le Talmud présentant des discussions à bâtons rompus, on y parle aussi de la canonisation des textes bibliques.

Le Talmud n'attribue pas, par exemple, le livre d'Isaïe ou le Cantique des cantiques au roi Ézéchias (716-687 avant J.-C.), ni le livre d'Ézéchiël à la Grande Assemblée (constituée au retour de l'exil de Babylone vers le cinquième siècle avant J.-C.) ; ce serait là une mystification littéraire et religieuse. En revanche, elle pose que ces instances ont mis par écrit une tradition essentiellement orale, puisque le prophétisme a été avant tout un discours, le plus souvent lié aux conjectures du moment.

Ainsi dans la logique talmudique, et en restant cohérent avec la foi juive, nous pouvons proposer ce tableau récapitulatif :

5. Les derniers noms désignent des lévites compositeurs de psaumes religieux.

Livres	Auteurs	Rédacteurs
Pentateuque (hormis les 8 derniers versets)	Dieu	Moïse
8 derniers versets du Pentateuque et Josué	Josué	Josué
Juges		Samuel
Samuel	Samuel	Samuel
Rois		Jérémie
Isaïe (ou Esaïe)	Isaïe	Ézéchias et son assemblée
Jérémie	Jérémie	Jérémie
Ézéchiël	Ézéchiël	La Grande Assemblée
12 Prophètes	Osée, Joël, Amos, Obadïa, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie	La Grande Assemblée
Psaumes	David et 10 auteurs	David
Proverbes	Salomon	Ézéchias et son assemblée
Job		Moïse
Cantique des cantiques	Salomon	Ézéchias et son assemblée
Ruth		Samuel
Lamentations	Jérémie	Jérémie
Ecclésiaste	Salomon	Ézéchias et son assemblée
Esther		La Grande Assemblée
Daniel	Daniel	La Grande Assemblée
Esdras	Esdras	Esdras
Néhémie	Néhémie	Esdras
Chroniques	Esdras	Esdras

L'objet de notre livre n'est pas d'analyser chacun des vingt-quatre livres pour en discuter l'historicité, la date d'écriture et l'authenticité des auteurs, ce qui relèverait d'un travail minutieux de spécialistes. Cependant, ce tableau permet, grâce au *distinguo* posé entre auteurs et rédacteurs, de laisser une marge de manœuvre au croyant pour rejoindre le scientifique, sans que la foi du premier ne soit bouleversée par les preuves argumentées du second. Même animé par la certitude que Dieu parle aux hommes, le fidèle de la Synagogue peut admettre que cette parole divine a été transmise puis rédigée soit peu avant la destruction du premier Temple (-586), soit plus certainement au moment de la construction du second Temple, et au plus tard à l'époque helléniste pour les textes plus tardifs (III^e siècle av. J.-C.). Ce qui importe finalement, c'est que l'ensemble de cette littérature riche et variée ait trouvé sa forme aboutie et sa cohérence à travers la canonisation.

Formation et canonisation de la Torah

La formation et la clôture de canon biblique continue de faire l'objet de débats pointus entre les spécialistes. Néanmoins, il est possible de poser un certain nombre de certitudes.

Le catalogue des livres consacrés s'est formé petit à petit et par des ajouts successifs, depuis la Torah de Moïse jusqu'au dernier livre, au point que si nous connaissions historiquement ce dernier livre, la date de son écriture déterminerait, au moins approximativement, celle de la clôture de l'ensemble de l'œuvre biblique.

L'ensemble de la Bible a été très tôt divisé en trois grands livres selon le degré d'inspiration qui leur a été attribué, du plus inspiré au moins inspiré. (Il est peut-être ici intéressant de remarquer que du point de vue de la foi chrétienne, la Torah constitue un prélude qui se déroule jusqu'aux Évangiles, alors que pour la foi juive, la Torah reste centrale, les deux autres livres ne constituant que des satellites périphériques).

Nous trouvons des traces de la composition de cette *bibliotheca sacra* dans la Bible elle-même. Moïse, au début de sa vocation de dirigeant, met le Décalogue dans l'arche sainte, puis à la fin de sa vie, il y introduit l'ensemble de la Torah. Josué fera de même au terme de sa mission (Josué 24, 26). Samuel après l'onction du roi Saül, écrit la chartre de la

royauté et la dépose devant l'Éternel (1 Samuel 10, 25). Ainsi procédera-t-on plus tard pour les listes généalogiques, comme cela ressort des livres d'Esdras et Néhémie.

Dans le livre des Maccabées (2, 13), non canonisé par la Synagogue, nous apprenons qu'il existait une bibliothèque sacrée où figuraient, entre autres, les livres des Rois, des Prophètes et de David. Si tous ces ouvrages ne nous sont pas parvenus, la possibilité que ceux qui se sont conservés proviennent de ces mêmes archives n'est pas à exclure.

Toutefois, à l'époque de l'exil de Babylone, tous ces rouleaux, d'une inspiration plus ou moins élevée, se trouvent réunis en désordre, hormis le Pentateuque, qui restera toujours le Livre des livres. Esdras le scribe et ses successeurs se donneront alors pour tâche la critique religieuse de ces écrits et leur ordonnancement. C'est ainsi que l'on rassembla scrupuleusement tous les saints écrits qui avaient survécu aux assauts du temps ; on les évalua, on les critiqua, on compara les différentes versions et l'on finit par restituer le texte originel aussi exactement que possible. Le travail de classification put alors commencer : la Torah d'abord, puis les livres s'en approchant soit sur le plan historique, soit sur le plan religieux (les Néviim), enfin les livres qui pouvaient renforcer la foi du fidèle, et que la tradition ou / et la critique considéraient d'inspiration inférieure (Kétouvim).

On ignore aujourd'hui de manière précise à quelle époque remonte les dénominations Néviim et Kétouvim, cette dernière partie présentant davantage un mélange littéraire qu'une cohérence logique ou historique. Certains avancent la période du deuxième siècle de l'ère chrétienne, après la destruction du Temple, quand la Bible fut définitivement canonisée par les Sages de Yavné.

SAGES DE YAVNÉ :

Après la destruction du second Temple de Jérusalem par les Romains (70 ap. J.-C.), les rabbins rescapés des massacres trouvèrent refuge avec l'accord de Rome dans une ville nommée Yavné (Jamna), située au centre de la Judée. C'est à Yavné que les rabbins mirent par écrit une bonne partie de la tradition orale. La ville moderne de Yavné est jumelée avec la ville du Raincy (en Seine-Saint-Denis).

Quoi qu'il en soit, le rôle assigné à Esdras et sa Grande Assemblée de 120 membres a été décisif pour la sauvegarde des livres saints et donc pour la survie du judaïsme. Sans son activité, le judaïsme n'aurait sans doute jamais vu le jour et les livres des Hébreux auraient perdu de leur prestige.

À l'époque helléniste, les derniers membres de cette solennelle Académie posèrent les pierres ultimes de l'édifice biblique. Les sages postérieurs de Yavné purent s'investir alors dans une autre tâche, celle de confirmer l'entrée de tel ou tel livre dans la demeure.

Pour conclure, il nous semble que les fidèles de la Synagogue et de l'Église, et dans une certaine mesure de la Mosquée, se doivent d'exprimer une pensée reconnaissante pour ces hommes du Livre dont les efforts et les préoccupations allaient orienter, de manière non négligeable, une partie de l'histoire future de l'humanité.

Le Talmud

En complément de la tradition écrite transmise par la Bible hébraïque, une tradition orale a toujours existé pour expliciter les passages difficiles, proposer une jurisprudence ou une morale religieuse, ou encore pour exposer comment les rites s'accomplissaient de manière concrète (comment pratiquer la circoncision, comment réaliser des franges rituelles aux coins des vêtements, etc.). Cette tradition s'est étoffée au cours des siècles.

Entre 200 et 220, Rabbi Yéhouda (Juda), président du Sanhédrin, décide de compiler l'ensemble de cette tradition orale : la *Michna* (« enseignement répété »). Cette *Michna* se présente en six grands tomes – on parle de six ordres – traitant de tous les aspects de la vie juive : les lois sociales, les fêtes, la famille, le travail, le culte et la purification. Cette *Michna* appelle son commentaire, ce sera la *Guémara* (« complément »).

Entre 220 et 500, huit générations s'investissent dans cette œuvre colossale. La *Michna* et la *Guémara* forme ce que l'on nomme le Talmud (« ce qui est étudié »). Le Talmud rapporte les discussions et les commentaires des sages sur la Bible, ainsi que des paraboles, des anecdotes, des leçons de vie.

Il existe deux Talmud : le Talmud de Jérusalem et le Talmud de Babylone. Celui dit de Jérusalem a, dans les fait, été écrit en Galilée, puisque Jérusalem avait été détruite et la nouvelle ville interdite aux Juifs par les Romains. Il est moins complet que le Talmud de Babylonie, en raison précisément des conditions économiques difficiles dans lesquelles il a été rédigé.

On distingue dans le Talmud deux parties, reliées par une méthodologie commune.

- La **Hala'ha** : de la racine « marcher », ce terme désigne la démarche religieuse, le rite. Cette Hala'ha, qui se présente de façon fragmentée dans l'ensemble du Talmud, a été rassemblée et synthétisée d'abord par Maïmonide (voir page 58), auteur du *Michné Torah*, puis par Rabbi Joseph Caro (1488-1575, Espagne-Israël), dans son code des rites juifs appelé *Choul'han Arou'h* (La Table dressée).
- La **Aggada** : de la racine « réciter », le vocable englobe les aspects non narratifs du Talmud : les récits, les anecdotes, les paraboles, les traditions populaires, les maximes éthiques, les conseils de vie, etc.

La méthodologie d'interprétation se nomme *Midrach*. De la racine « scruter », le Midrach veut relier le texte écrit (les 24 livres du *Tanakh*) avec les commentaires de la tradition orale soit de la Hala'ha, soit de la Aggada. En d'autres termes, un rabbin n'émet jamais une idée de son propre chef, mais toujours à partir d'une déduction d'un verset donné. Par la méthodologie midrachique, chaque verset peut s'ouvrir à une lecture plurielle, d'où le nombre d'interprétations.

Parallèlement, des maîtres codifient et vocalisent les textes (invention des voyelles) : la lecture biblique est officialisée (*Massoreth*).

Les *Miqraot Guédolot* ou Grandes Lectures

L'ensemble du Talmud de Babylone (le plus étudié) offre près de six mille pages in-folio. La première impression d'un Talmud babylonien complet fut réalisée par un hébraisant chrétien, Daniel Bomberg, à Venise, entre 1519 et 1523. Déjà entre 1517 et 1519, il avait réalisé, avec l'aide du rabbin Jacob ben Haïm, l'édition de l'intégralité de la Bible hébraïque en utilisant les caractères d'imprimerie qu'il avait lui-même réalisés. Cette version, avec ses commentaires rabbiniques, se nomme *Miqraot Guédolot*, « Grandes Lectures ».